

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

**170 | 2004**

**Espèces d'objets**

---

## La face obscure de la modernité

Anthropologie et génocides

**Jackie Assayag**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24826>

DOI : 10.4000/lhomme.24826

ISSN : 1953-8103

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2004

Pagination : 232-243

ISSN : 0439-4216

### Référence électronique

Jackie Assayag, « La face obscure de la modernité », *L'Homme* [En ligne], 170 | 2004, mis en ligne le 01 janvier 2006, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/24826> ; DOI : 10.4000/lhomme.24826

---

# La face obscure de la modernité

Anthropologie et génocides

Jackie Assayag

*L'espérance est la mémoire qui désire*  
Honoré de Balzac, *La Peau de chagrin*, 1831.

**D**URANT le XX<sup>e</sup> siècle, quelque 169 millions de personnes ont été tuées par les gouvernements, en plus des victimes de guerres et de guerres civiles (presque 39 millions). Plus remarquable encore, une majorité écrasante de ces meurtres fut perpétrée par les gouvernements contre leurs propres citoyens. Les États totalitaires sont responsables d'au moins 84 % de ces morts, les États autoritaires pour la plupart des autres. Les démocraties n'ont donc à répondre que d'un pourcentage réduit de morts. Mais les chiffres absolus sont élevés. Aujourd'hui même, la plupart des conflits ont toujours lieu à l'intérieur des frontières des États<sup>1</sup>. Et Helen Fein (1990 : 83) a estimé que les génocides entre 1945 et 1980 ont tué deux fois plus d'individus que ne l'ont fait les guerres durant la même période. En dépit de leurs limitations méthodologiques, ces estimations confortent l'idée que le XX<sup>e</sup> siècle fut probablement le plus violent et le plus meurtrier dans l'histoire – autant dire plus riche en haine et en amour par référence à l'utopie.

Autrement dit, depuis la colonisation jusqu'aux guerres et aux génocides du XX<sup>e</sup> siècle, la politique est devenue l'incarnation du « mal radical » ; la question sociale, une scène propice aux fureurs cycliques ; la culture, l'enjeu de guerres apparemment sans précédent. Comme si « l'ennemi était la figure de notre propre question », pour reprendre la formulation de Carl Schmitt dans son texte *Ex captivitate salus* interrogeant la vérité ultime de la discrimination « ami/ennemi » – le juriste antisémite nazi (jamais repent) savait de quoi il parlait.

1. On en comptait 29 sur 32 en 1992. Ces chiffres sont des estimations compilées par le politologue Pierre Hassner (1995 : 15), notamment à partir des travaux de William Eckhardt. À la fin des années 1930, le sociologue Pitirim Sorokin avait été l'un des premiers chercheurs à mesurer quantitativement les phénomènes de violence au cours des siècles en tenant compte de la croissance démographique.

\_\_\_\_\_ À propos d'Alexander Laban Hinton, ed., *Genocide. An Anthropological Reader*, Malden, MA-Oxford, Blackwell Publisher, 2002, et Alexander Laban Hinton, ed., *Annihilating Difference. The Anthropology of Genocide*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 2002.

À travers les expressions multiformes d'une *hubris* généralisée, à la source de l'amoncellement de décombres qui caractérise notre « ère d'épouvante »<sup>2</sup>, s'est inventée la « condition inhumaine ». La logique du développement contemporain a fait passer des massacres punitifs de groupes ethniques ou religieux (par les États) à des objectifs « transformatifs » entraînant périodiquement l'abolition de communautés entières. Or les génocides ne sont pas des phénomènes sporadiques ou rares, ni liés particulièrement au développement économique, pas plus qu'ils ne sont l'expression de psychoses nationales ou d'une décadence sociale. L'espèce particulière de destruction de masse conduite avec l'approbation de l'appareil d'État, c'est-à-dire le soutien politique de la classe au pouvoir ou d'un groupe national, est un phénomène moderne, voire un phénomène qui caractérise la « modernité »<sup>3</sup>. Les génocides requièrent, en effet, organisation et rationalité. À ce titre, leur nombre a crû au fil du XX<sup>e</sup> siècle. Gageons et craignons qu'ils soient encore plus fréquents au cours du prochain<sup>4</sup>.

## L'anthropologie des génocides : un projet ?

### Généalogie d'une problématique

On ne contestera pas *de jure* que l'anthropologie sociale puisse apporter quelque lumière au phénomène génocidaire, comme l'avance Alexander Laban Hinton, maître d'œuvre de deux ouvrages sur cette question. Le premier, sous la forme d'un manuel intitulé *Genocide. An Anthropological Reader*, qui rassemble quelques-uns des textes qui ont fait date sur le sujet<sup>5</sup> ; le second, *Annihilating Difference*, propose lui une collection de monographies sur la violence de grande magnitude dans diverses régions du monde (classées de manière thématique sous les rubriques des « seuils de modernité », de « réification » et de « l'annihilation de la différence », de la « mémoire, du trauma et de son recouvrement », enfin de « réflexions critiques »)<sup>6</sup>.

2. C'est le titre du livre de Wolfgang Sofsky (2002), proprement hallucinant, tant est puissante la capacité d'évocation de l'auteur à suggérer la brutalité de masse grâce à une écriture « photographique » qui donne à voir les travestissements les plus déments de la violence nue mais non sans risque de lui retirer toute fonctionnalité stratégique.

3. Nombre de travaux se sont engagés dans cette voie, avec plus ou moins d'arguments convaincants à partir des idées pionnières de Hannah Arendt (1982). Outre le livre de Zygmunt Bauman (2002, détestablement traduit en français), qui met au jour les « affinités électives » entre l'Holocauste et la modernité, on retiendra les ouvrages de Giorgio Agamben (1997) et de Enzo Traverso (2002), en dépit de leurs raisonnements biaisés.

4. Sur les génocides, on dispose désormais de sommes irremplaçables dirigées par Israël W. Charny (1988, 1991, 1999).

5. De Raphaël Lemkin, Leo Kuper, Helen Fein, Hannah Arendt, Zygmunt Bauman, John H. Bodley, Michael Taussig, Eric R. Wolf, Akbar S. Ahmed, Robert M. Hayden, Alexander Laban Hinton, Arjun Appadurai, Linda Green, John R. Bowen et Liisa H. Malkki.

6. Nombre de publications parues récemment traitent de la mémoire et des traumatismes, c'est-à-dire de la place qu'occupe la souffrance, et sa gestion individuelle ou collective dans le psychisme des acteurs ou des victimes, mais aussi de son usage mémoriel dans la fabrication de l'histoire des sociétés et des cultures ; cf., par exemple, Kleinman, Das & Lock (1997).

Mieux, on ne peut que se réjouir de voir ainsi l'anthropologie apporter enfin sa contribution à l'exploration de ce que Zygmunt Bauman qualifiait de « face obscure de la modernité » dans son livre d'inquiétude et d'alerte sur l'Holocauste (2002). Après tout, cette discipline n'est pas la plus mal placée pour étudier les génocides tant elle privilégie à la fois l'expérience de proximité et le regard éloigné, tant elle s'attache à la description des singularités et à l'exploration des destinées dans des contextes à la fois circonstanciés et diversifiés<sup>7</sup>. Pour être une destruction intentionnelle des membres d'un groupe pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire un comportement « extrême », le génocide n'en reste pas moins une conduite humaine qui requiert élucidation : comment cela a-t-il pu se passer ? Pourquoi cela s'est-il passé ? Cela peut-il se répéter ? De cette urgence à penser le pire parmi les anthropologues en attestent donc les deux volumes coordonnés par Alexander Laban Hinton (2002a, 2002b), encore que fort tardivement.

Même s'il y a loin de la compréhension intellectuelle à l'explication, le seul chemin est bien, comme l'ont vu les auteurs des articles de *Annihilating Difference*, de relier l'une à l'autre en utilisant les voix de la narration sur cet « exceptionnel normal » *in situ* ; leçon conforme à l'esprit de l'école dite de la *microstoria*. L'objectif est donc de mettre en relief les conditions d'émergence des manifestations ou des institutions de la haine, lesquelles sont interprétées en tant que « systèmes d'alarme » de la stigmatisation en cours avec la mise en place des structures d'organisation, l'approfondissement des différences en vue de l'« élimination », les dynamiques de consolidation ou d'amplification jusqu'à la radicalisation finale qui conduit irréversiblement au désastre. L'établissement circonstancié des régimes de terreur fait saillir et sentir la singularité des témoignages et des observations, la diversité des dispositifs de répression ou de réflexion, la pluralité de la souffrance et des modes de « subjectivation » d'individus ou de groupes aux comportements apparemment atypiques. En dépit de l'abîme inhumain que cet inventaire révèle, surgit la question inévitable de l'éthique<sup>8</sup>.

Surtout, l'étude d'une variété de « laboratoires de violence » dans des sociétés et des cultures les plus diverses permet d'esquisser une « géographie des terreurs ». Elle autorise du même coup la comparaison en série qui appelle à son tour la confrontation. Il n'est jusqu'aux évocations des formes de violence dites « pré-modernes » qui ne puissent servir de « comparables » à ce « mal fait à l'homme », si richement décliné. Invitation à détailler les situations dites « extrêmes », mais dont il faut rappeler – hélas – qu'elles s'inspirent souvent d'« excellentes » raisons aux yeux de leurs concepteurs ou organisateurs. De fait, l'approche locale en termes « microscopiques » sur la base de schèmes culturels de violence et des rap-

7. Ce qu'illustrent avec suggestivité les études de cas du second livre portant sur l'Allemagne (Bettina Arnold ; Gretchen E. Schafft ; Uli Linke), la Bosnie-Herzégovine (Tone Bringa), le Rwanda (Christopher C. Taylor ; Paul J. Magnarella), le Cambodge (Toni Shapiro-Phim ; May Ebihara & Judy Ledgerwood), le Guatemala (Beatriz Manz), la frontière américano-mexicaine (Carola Nagengast) et sur les « peuples indigènes » (David Maybury-Lewis ; Samuel Totten, William S. Parsons & Robert K. Hitchcock ; Nancy Scheper-Hughes).

8. On se reportera au débat entre Nancy Scheper-Hughes (1995) et Roy G. D'Andrade (1995) à propos de l'engagement/dégagement de l'anthropologie vis-à-vis de son « objet d'étude ».

ports qu'entretiennent les actes et les représentations ne manque pas de jeter quelque lumière sur le phénomène ; occasion offerte de mieux penser le « terrible » et la radicalité des modernes.

### **Droit, sociologie, histoire**

Il est cependant manifeste – ne serait-ce qu'au regard de la table des matières du *compendium* de Laban Hinton – que l'intelligibilité du phénomène dépend d'abord d'autres disciplines. Qu'il suffise pour ce faire de rappeler que le terme (hybride gréco-latin) de « génocide » a été forgé puis posé en toute rigueur conceptuelle dès 1944 par un juriste d'origine polonaise, Raphaël Lemkin. Ses efforts aboutirent à la résolution préliminaire (96-I) formulée en 1946 auprès des Nations Unies qui arrêterent qu'un génocide est reconnu « quand un groupe racial, religieux, politique ou autres groupes a été détruit en partie ou totalité ». En ce domaine, la précision terminologique est cruciale. En atteste la version finale de la *Convention sur la prévention et la punition du génocide* (de 1948) qui a finalement restreint l'extension de son emploi aux seuls « groupes national, ethnique, racial ou religieux ». *Exit* donc le politique, à la plus grande satisfaction de certains États-nations ; de l'URSS, d'une part, qui craignait d'être accusée des génocides des *kou-laks*, des Ukrainiens, et autres « ennemis du peuple » ; des États-Unis, d'autre part, qui n'ont ratifié cette convention qu'en 1986, et encore sous condition parce qu'ils avaient peur qu'elle soit invoquée par les Afro-Américains ou les « Native Indians », mais également par les leaders du mouvement des droits civiques, voire même par un gouvernement étranger comme le Vietnam<sup>9</sup>.

Cette omission des « groupes politiques » invita d'autant plus aux controverses que les historiens Roy Eckardt (1974) et Steven Katz (1994) affirmèrent le caractère unique de l'Holocauste tandis que Israël Charny (1988) inclinait, lui, à faire de tout massacre un génocide en y incluant même les catastrophes écologiques. En tout cas, ces études ont puissamment contribué au développement des « *genocide studies* », champ d'exploration aujourd'hui florissant dans le monde universitaire anglophone, non par goût morbide ou mode intellectuelle mais par souci de s'engager dans une réflexion sociale approfondie, y compris éthique et prophylactique sur les dévoiements périodiques du vivre ensemble : de quelle manière les hommes s'entendent-ils à produire de l'Un ou le pire ? Quels sont les moyens à disposition pour réduire les différends et pacifier la terreur rampante ou jaillissante ? Quelles sont les méthodes adéquates pour favoriser l'oubli sans condamner à l'amnésie ? Comment développer des stratégies permettant de prévenir les massacres à venir<sup>10</sup> ?

9. L'attitude conservatrice s'est continûment efforcée d'affaiblir toute proposition de tribunal permanent international, c'est-à-dire toute tentative d'une législation universelle postnationale, comme le confirment, s'il en était besoin, les récents événements irakiens.

10. Cette liste de questions recouvre la thématique des « politiques de vérité et de réconciliation », mises en place à la suite d'événements traumatiques dans l'espoir de retisser tant bien que mal le lien social. Manière de domestiquer la violence extrême en réconciliant (autant que faire se peut) bourreaux et victimes ou famille des victimes. Occasion aussi d'apprendre davantage sur les incertitudes de notre temps en rappelant que le monde n'est toujours pas à l'abri d'atrocités similaires.

Deux ouvrages fondamentaux se sont fait l'écho de ces débats. D'abord celui de l'historien Leo Kuper dont le titre explicite le propos, *Genocide: Its Political Use in the Twentieth Century* (1981), puisqu'il établit la distinction entre « crime contre la paix », « crime de guerre » et « crime contre l'humanité ». Ensuite, celui de la sociologue Helen Fein qui, *via* une approche typologique et la méthode comparative, en a défini l'extension dans *Genocide: A Sociological Perspective* (1990). Elle y propose la définition suivante, restreinte mais d'application large : « Genocide is a sustained purposeful action by a perpetrator to physically destroy a collectivity directly or indirectly, through interdiction of the biological and social reproduction of group members, sustained regardless of the surrender or lack of threat offered by the victim. »

Ce qui différencie en effet le génocide ou les différents génocides de la violence politique, du conflit ethnique, de la torture, de l'oppression et de la guerre, c'est assurément cette intention d'anéantir l'« autre », d'en annihiler toutes les traces humaines, sociales, culturelles ou historiques. Sans entrer dans la complexité du débat sur les qualifications diversement rigoureuses du « génocide »<sup>11</sup>, on plaidera pour la souplesse interprétative, et une approche critique et multivoque dans la mesure où sa définition ne s'est pas toujours départie d'une acception normative (notamment juridique). Or une définition formelle a au moins trois défauts : elle ne couvre pas l'ensemble fort diversifié des cas de violence de masse, sous peine de réductionnisme ou d'exclusivisme ; elle a des enjeux moraux et politiques, mémoriels et judiciaires, qui en rendent l'emploi malaisé ; elle est soit trop large pour inviter à l'action, soit trop étroite pour n'en autoriser aucune.

### En Asie du Sud : un exemple ?

Que la question de la violence génocidaire soit sujette à controverse mais aussi en voie de diffusion se constate en Inde. En effet, les heurts meurtriers qui se sont déroulés dans l'État du Gujarat, en février-mars 2002, ont fait quelque 2 000 victimes : principalement des musulmans exécutés atrocement, souvent mutilés et presque toujours brûlés vifs ; des morts cruelles la plupart du temps, sciemment retardées par les tortures et les viols, y compris devant la parentèle et les enfants. En outre, 150 000 réfugiés musulmans regroupés dans des camps de fortune dans leur propre ville (Ahmedabad) n'ont reçu ni aide ni soutien quelconque des autorités régionales ou nationales. Au point que nombre d'observateurs n'hésitent plus à employer les termes de « pogrom », de « nettoyage ethnique », voire de « génocide », pour ce qu'on qualifiait pudiquement auparavant d'« émeutes » ou de « communalisme »<sup>12</sup>. S'agit-il bien là d'une transformation de nature du phénomène de la violence intercommunautaire en Inde – à la faveur d'un changement d'échelle, d'une radicalisation et d'une violence accrue, de la participation

11. On lira la riche présentation des controverses autour de la définition du génocide dans le chapitre II du livre de Irving Louis Horowitz (1997).

12. Sur ces questions de terminologie appliquée aux conflits entre hindous et musulmans en Inde, on lira les analyses des politologues Ashutosh Varshney (2002) et Paul Brass (2003) ; pour le Sud de l'Inde on se permet de renvoyer à Jackie Assayag (2004b).

active de l'État – ou/et d'une simple reclassification catégorielle ? La catégorisation du phénomène – conflit, heurt, émeute, combat, violence interconfessionnelle ou entre communautés, massacre, pogrom, génocide – définit par elle-même sa nature présumée. La lutte pour la désignation idoine est d'autant plus virulente que toute qualification relève de cet « effet en boucle propre au genre flou » : les faits sont aussi la conséquence des manières dont nous nous représentons le monde<sup>13</sup>. Est-il besoin de rappeler qu'aucun phénomène élémentaire n'est un phénomène avant qu'il soit correctement observé et décrit, génériquement défini et conceptualisé ?

De fait, ce qui impressionne n'est pas tant le nombre de victimes (si l'on compare, par exemple, aux centaines de milliers de morts que provoqua la partition entre l'Inde et le Pakistan en 1947) que la brutalité extrême et surtout le caractère systématique d'une volonté génocidaire relayée par la machinerie étatique. De hauts responsables ont d'ailleurs proclamé que le Gujarat était un laboratoire d'expérimentation national-hindouiste pour le pays, autant dire une Inde indivise – *Akhand Bhàrat* – où s'épanouiraient exclusivement les hindous : « Un territoire ! Une nation ! Une religion ! »

Il existe maintenant un manuel de terreur utilisé pour la préparation des pogroms (intitulé *Hinduno Bachao : Akraman ane Kayedo*). Il a été conçu et est aujourd'hui diffusé par le Rashtriya Swayamsevak Sangh (RSS), une organisation extrémiste national-hindoue qui inspire la politique du parti actuellement au pouvoir central à Delhi, le Bharatiya Janata Party (BJP)<sup>14</sup>. Cet opuscule a largement circulé antérieurement aux massacres d'Ahmedabad, y compris dans les villages qui ne sont désormais plus épargnés par ce type de violence. La tuerie fut à visée « religieuse » et « culturelle » puisque des mosquées et près de 300 mausolées de saints musulmans (*dargâh*) furent systématiquement détruits pour être rasés et réappropriés par les hindous qui y ont parfois installé leurs propres divinités. L'objectif, « négationniste », était de ruiner les « lieux de mémoire » musulmans en effaçant toute trace de l'islam en tant que civilisation dans l'histoire de l'Inde. Des milliers de musulmans ont définitivement perdu un ou plusieurs membres de leur parentèle, et bien souvent leur « honneur » et leur espoir, outre leur maison, leur commerce, leur atelier, leur usine, leur travail, en bref leurs sources de revenus ; de sorte que furent réduites à néant les conditions d'existence des survivants, tant psychiques que matérielles.

Ces atrocités ont été couvertes par les autorités des États, régional et central, précisément parce qu'elles avaient été planifiées et ont été orchestrées par des leaders officiels bien connus : responsables politiques, administratifs ou d'organisations dites religieuses, et ce avec la complicité de la police et en connivence avec les divers échelons de la bureaucratie locale infiltrée par les organisations national-hindouistes, dont certains membres avaient de surcroît procuré aux militants

13. Nous renvoyons aux riches travaux épistémologiques de Ian Hacking (2001) sur cette question de la sémantique historique des problématiques entraînant des effets de « recatégorisation ».

14. L'ouvrage de A. G. Noorani (2000) étudie les relations entre le RSS et le BJP ; sur l'histoire du nationalisme dans la longue durée en Inde, on se permet de renvoyer à Jackie Assayag (2001).

hindous les listes électorales et celles de l'assiette sur l'impôt, le cadastre des quartiers et des agglomérations leur permettant de localiser avec précision les habitations des musulmans, etc. – les maisons des hindous étant, quant à elles, marquées de la svastika afin d'éviter toute confusion. Pour que sacs et massacres puissent être exécutés avec le maximum d'efficacité, ces personnes avaient aussi fourni le matériel de « guerre » : véhicules, téléphones, kérosène ou essence, bouteilles de gaz, produits chimiques et acides, bâtons et tridents (shivaites), armes blanches, revolvers et fusils, etc. Enfin, chacun sait que les quelques arrestations d'émeutiers n'ont touché que des sous-fifres et, surtout, qu'aucune d'entre elles n'a débouché sur l'inculpation des véritables responsables.

Cette « vague safran » est d'autant plus inquiétante que les antagonismes politico-religieux et territoriaux accrus entre l'Inde et le Pakistan, liés par ailleurs aux turbulences géopolitiques de l'Asie centrale et du monde musulman, concourent à faire monter la pression idéologico-politique : tandis que la guerre et d'amples migrations sont annoncées ou amorcées, se forment de plus en plus de « petits Pakistan », au dire des hindous. De fait, ladite « culture composite » entre hindous et musulmans est en voie de « ghettoïsation » en Asie du Sud.

### Anthropologie et génocide : retour sur l'histoire

On estime que les projets d'ingénierie sociale censés produire un ordre nouveau pour le « Bien » des races, des ethnies, des classes ou des peuples par les Léviathan modernes ont fait au moins 60 millions de morts. Pour ne rien dire des massacres de masse qui ont accompagné la formation des États-nations et des empires à la faveur de la mondialisation et de la colonisation, cette « faute originelle [...] qui a précédé toutes les agressions unilatérales des indigènes », comme l'écrivait Paul Ricoeur en 1947<sup>15</sup>. Or l'anthropologie sociale est restée assez silencieuse sur cette terreur de grande amplitude. Les anthropologues n'ont, par exemple, pas ou que peu écrit sur son paradigme que fut l'Holocauste au <sup>XX</sup><sup>e</sup> siècle (Shiloh 1975 : 619 ; Kuper 1981 : 40 ; Lewin 1992 ; Conte & Essner 1995 ; Héritier 1996, 2000 ; Bowen 2002), ni sur les formes multiples de l'oppression. À cet égard, l'anthropologue serait tenté de partager l'opinion de Leo Strauss, positivisme en moins : « Une science sociale qui ne peut parler de la tyrannie avec la même assurance que la médecine, par exemple lorsqu'elle parle du cancer, ne peut comprendre les phénomènes sociaux dans leur réalité. Elle n'est donc pas scientifique. Or la science sociale se trouve actuellement dans cette situation peu enviable » (Strauss 1997 : 203).

Certes, l'anthropologie sociale est montée au front pour se faire l'avocate du droit des « peuples indigènes », en dénonçant du même coup les « ethnocides » passés ou en cours ; mais cette notion imprécise prête à confusion<sup>16</sup>. Certes, elle a

15. Pour une mise en évidence des excès et méfaits de la colonisation, ainsi que les discours de légitimation, on se reportera à l'ouvrage coordonné par Marc Ferro (2003).

16. La pertinence de la distinction est discutée dans les deux articles de la première partie du livre coordonné par Alexander Laban Hinton (2002b).

fourni d'irremplaçables témoignages sur les cultures en déroute ou en danger, voire disloquées. Certes enfin, elle a richement documenté le dossier des formes de conflits et de l'état de guerre endémique régnant au sein des sociétés pré-étatiques ou des petites communautés. Mais ce n'est que depuis les années 1980 qu'elle s'est appliquée à l'étude des violences tous azimuts dans les sociétés dites « complexes ». De là cette question : pourquoi ce silence et un tel retard ? Sachant toutefois que l'autocritique amorcée par l'anthropologie anglophone dans les années 1960 et 1970 (sur le colonialisme et l'Empire, l'orientalisme ou l'exotisme, le primitivisme, l'« allochronie » et le « présentisme », ainsi que sur les questions du « terrain », du genre monographique, de la réflexivité, de la représentation et du « parler pour autrui ») est devenue depuis lors un des courants majeurs du champ disciplinaire (en particulier aux États-Unis).

L'inhibition ou l'inconfort des membres de la profession à s'engager dans l'analyse des génocides tient au moins à six raisons. La première, toujours dérangeante (et abondamment documentée), est que des amateurs aussi bien que des professionnels, parfois relayés par des institutions savantes et des États, ont contribué à la maturation de la pensée génocidaire<sup>17</sup>, soit à partir de leurs spécialités comme la préhistoire, l'archéologie, l'ethnologie, le folklore, l'anthropologie physique ou sociale, le racisme (dit « scientifique ») et l'eugénisme, soit par l'emploi souvent incontrôlé de catégories comme celles de « tribu », d'« ethnies », de « chefferie » et de « culture » (dans son acception de « ghetto autoréférentiel » sans coordonnées temporelles). Il ne fut pas rare, en effet, qu'on glissât de la catégorisation à la réification par l'attribution de traits naturalisés à des individus représentant tel ou tel groupe, ou inversement, dont les appellations furent reprises dans les classifications coloniales et les études ethnologiques ou anthropologiques, non sans dommages ethniques ou racialisés. La rencontre entre les Européens et les cultures dites « exotiques » a marqué les idées sur la race des colonisés aussi profondément que celle des colonisateurs, comme le montre Sven Lindqvist dans son livre conradien, *Exterminez toutes ces brutes* (1999) ; l'alliance du meurtre mécanique à l'alibi civilisateur serait, selon lui, la caractéristique de l'Europe. Il n'est pas illégitime de penser que la notion de race fut l'ombre omniprésente de l'anthropologie progressiste occidentale, des empires aux génocides, particulièrement lorsqu'il s'est agi de définir les degrés de l'humanité ou de l'in-humain<sup>18</sup>.

Il faut ensuite rappeler que le génocide fut constitutif des « objets » que se donna initialement la discipline. L'ethnologie de terrain naquit, en effet, de la

17. Pour une réflexion générale sur les rapports entre les violences extrêmes et le monde universitaire, on lira l'article fort suggestif de Omer Bartov (2002).

18. Limitons-nous à deux exemples. À propos du génocide rwandais, Gérard Prunier (1995) fait valoir que le racisme européen, qui a son origine dans la linguistique du XVIII<sup>e</sup> siècle, est ainsi revenu jouer son rôle destructeur à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. S'agissant du génocide des Hereros, peuple nomade de pasteurs de langue bantoue dans le Sud-Ouest africain, les Allemands conjuguerent les discussions savantes entre universitaires et scientifiques, les débats politiques au Reichstag, l'installation de camps de concentration, les actions militaires meurtrières et une volonté d'extermination sur le terrain (Drechsler 1980).

fascination des Occidentaux pour les « restes » ou les « survivances » de peuples disparus ou sur le point d'être engloutis. Les travaux d'Alfred L. Kroeber à propos de Ishi le Yahí en font foi. Celui qu'il appela le « dernier sauvage de l'Amérique du Nord » vit son peuple pourchassé et massacré par les colons blancs (comme le furent l'ensemble des « Native Indians » dans les plaines nord-américaines). Or, non seulement l'ethnologue ne consacra que quelques pages à ce sujet « détestable », mais l'empathie envers son principal informateur ne l'empêcha pas d'autoriser son exhibition le dimanche au musée d'Anthropologie de l'université de Californie (ainsi transformé en « zoo humain »<sup>19</sup>) ; pas plus qu'il ne s'opposa à ce que son cerveau soit déposé à la Smithsonian Institution pour y être conservé dans le formol afin d'être étudié (en dépit des croyances funéraires propres aux Yahis d'ailleurs bien documentées... par Kroeber<sup>20</sup>). Grande est l'ambivalence du rapport que l'anthropologue entretient avec son « objet » : passif envers les cultures qui disparaissent au point d'accepter la destruction des indigènes comme la conséquence (nécessaire) du « progrès » ; fort actif, en revanche, dans son rôle visant à documenter et préserver la vie culturelle d'individus sur le point d'être anéantis<sup>21</sup>.

L'anthropologie, en tant que discipline moderne de la différence, n'a pas toujours su éviter la fascination pour l'exotisme, la fabrication d'une esthétique, l'attribution de stéréotypes, mais aussi la projection d'un mode cognitif spécifique sur les populations qu'elle étudiait à travers l'approche « micro » et sur la base d'ontologies locales<sup>22</sup>. Née du contact des indigènes avec les missionnaires, les voyageurs, les militaires, les administrateurs, puis les universitaires de l'Europe ou de l'Amérique du Nord (cherchant à comprendre l'étrangeté de ces « autres » qu'ils rencontraient), la discipline eut partie liée avec les violences de la conquête et de la « pacification », les conflits entre (sub)nations et empires, la dialectique des passions et des intérêts sur la terre fermée comme sur les mers ouvertes avant que les militaires ne s'approprient l'espace aérien et l'équilibre de la terreur (ou aujourd'hui le déséquilibre) qui en découle.

Le projet de mettre au jour les lois scientifiques propres aux sociétés humaines s'est longtemps inscrit dans l'idéologie des Lumières (en occultant son double funeste que fut la tradition des « anti-Lumières »). Or, définir les traits propres aux indigènes vivant et se reproduisant dans la nature ou dans leur culture, c'est-à-dire œuvrant dans des espaces hors de l'histoire, fit découvrir des « sauvages », des « barbares », des « primitifs » qu'il devint coutumier d'opposer aux « civilisés », eux mus par le Progrès. À ce titre, les premiers étaient condamnés à disparaître, y compris par la « négligence active » des administrations coloniales : autant laisser périr les races inaptes aux progrès. Au mieux, ils végétaient dans

19. Cf. le riche inventaire sur les « zoos humains » coordonné par Nicolas Bancel *et al.* (2002).

20. Ce que montrent les nombreuses références sur les funérailles dans l'index du livre de Theodora Kroeber (1968).

21. On s'inspire du suggestif article de Nancy Scheper-Hughes (2002).

22. Le volume coordonné par Akhil Gupta et James Ferguson (1997) recense les critiques de ce type d'approche ; cf. mon compte rendu publié dans *L'Homme*, 1999, 150 : 253-256.

l'attente d'être policés par le bénévolat émancipateur de ceux qui subsumèrent leur cruauté sous la forme de cette idéalité qu'est *la civilisation*<sup>23</sup>, antienne inépuisable des peuples autoproclamés élus qui faisait dire au caustique Georg C. Lichtenberg que l'Indien qui le premier aperçut Christophe Colomb fit une « découverte fâcheuse ».

Le « grand partage » entre l'ethnologie et l'histoire – recouvrant les oppositions entre « communautés » ou « sociétés », les formes du « statut » ou du « contrat », l'oralité ou l'écriture, en bref des groupes définis par diverses espèces de privation et ceux dont le moteur est le progrès – a longtemps verrouillé la mise en régime historiographique des sociétés et des cultures non occidentales. Ce partage les a isolés des États-nations et des empires dont elles dépendaient et qui les avaient bien souvent conditionnés. Idéalisation aidant, l'occultation de la violence « structurelle » ou « symbolique », voire celle de cette « guerre de basse intensité », caractéristique des arts de faire au quotidien en collectivité, renforça la représentation statique des mythologies, des rituels et de la tradition – catéchisme trinitaire de l'archaïsme disciplinaire.

Enfin, la fascination intellectuelle pour les classifications duelles, les paires ou les appariements binaires à valeur hiérarchisante ou discriminante favorisa le clivage de la pensée, notamment entre mentalisme dépolitisé et relativisme culturel généralisé. Cette dernière conception fut certes fort utile pour combattre les préjugés eurocentriques ou l'impérialisme en attestant de la diversité et de la richesse des pratiques et des significations des sociétés. Mais elle s'avéra paralysante lorsqu'il s'est agi d'explorer les expressions multiples de la violence politique, armée ou génocidaire. Nombre de gouvernements sans scrupules n'ont pas manqué d'invoquer de leur côté un tel relativisme pour justifier, au nom d'idiosyncrasies culturelles ou des frontières de leur droit souverain, des pratiques et des institutions qui ravalent les conditions d'existence à un « état d'urgence » permanent, synonyme de « culture de la terreur » (Taussig 1984).

## Le génocide : anthropologie et/ou histoire ?

Reste toutefois une question épistémologique : qu'est-ce qui distinguerait l'approche anthropologique des violences extrêmes ou des génocides des perspectives adoptées par les chercheurs relevant d'autres disciplines ? Répondre à cette interrogation s'avère d'autant plus malaisé que les études de référence sont loin d'avoir été produites par des anthropologues. Par exemple, les monographies ethnographiques les mieux détaillées et les plus édifiantes sur la « solution finale » ont sans doute été écrites par deux historiens : celle de Christopher Browning (1994), proprement terrifiante, à propos du 101<sup>e</sup> bataillon de réserve de la police allemande massacrant à tour de bras les juifs en Pologne ; celle de William S. Allen (1967), éminemment suggestive, qui retrace la nazification d'une petite ville de Bavière

23. On relèvera l'assourdissant silence des philosophes des Lumières sur l'esclavage, à la fois comme fait et codification de l'inhumain, qu'ils connaissent et déplorent sans s'atteler à le corriger ; sur cette question, on renvoie aux travaux pionniers de Louis Sala-Molins (1987).

décrite au niveau local, jour après jour, dans ses moindres détails, de 1930 à 1935. Toutes deux tendent à montrer qu'il faut finalement peu de temps pour transformer en assassins de masse des gens ordinaires (que nous sommes tous) à la faveur du sentiment d'appartenance au groupe dont on dépend<sup>24</sup>. Triste constat qui corrobore la forte capacité humaine d'invention et d'imagination, cette faculté d'agir librement, lorsqu'il s'agit de nuire et de faire le mal. Observation par ailleurs confirmée aux dépens de la personne de Victor Klemperer (2000a), « soldat de papier », comme se décrit ce « chroniqueur [littéraire] de l'horreur » et autoproclamé « historiographe de la catastrophe » dans son journal (quasi ethnographique) décrivant le « garrot nazi qui se resserre de plus en plus ».

En somme, l'histoire, voire la littérature, sont devenues anthropologiques avant que l'anthropologie ne devienne elle-même historique. Syndrome d'une amnésie institutionnelle au long cours, au moins jusqu'à très récemment, a-t-on suggéré. Comme si la reconnaissance des faits de violence de masse ou des génocides ne s'accompagnait pas des formes plurielles de l'évitement, du désaveu et de la dénégation – « je sais bien mais quand même... »<sup>25</sup>; comme si le nazisme et le communisme n'étaient pas associés à l'impérialisme, ainsi que l'avait argumenté Hannah Arendt dans sa magistrale trilogie sur les totalitarismes ; comme si encore l'impérialisme ne s'accommodait pas de la décolonisation pour se perpétuer – on le vérifie presque chaque jour. De telle manière qu'il faudrait rejeter toutes ces leçons dans un passé révolu ou refoulé comme s'il s'agissait d'un simple chapitre de l'Histoire. Or, comme le souligna Elie Wiesel, « le bourreau tue toujours deux fois, la seconde fois par le silence ».

Mais, pas plus que les poètes ont renoncé à écrire des poèmes après l'admonestation fameuse de Theodor Adorno qualifiant ce mode d'expression de barbare après Auschwitz, les anthropologues ne doivent rester silencieux sur l'impensé barbare de leur discipline en ignorant ou en déniait l'histoire. Au diable vauvert les frontières disciplinaires ?

MOTS CLÉS/KEYWORDS : génocides/*genocides* – guerre/*war* – colonisation/*colonization* – histoire/*history* – épistémologie et anthropologie/*epistemology and anthropology*.

24. Afin de recentrer sur les bourreaux l'histoire des acteurs du génocide, Christopher Browning (2002) a proposé une typologie plus fine du comportement de ces hommes des bataillons de police face à la violence qu'ils infligeaient aux communautés juives. Pour un état des lieux des récentes recherches sur le nazisme (inédites en France), à la suite de l'ouverture des archives de l'Union soviétique et des pays de l'Europe centrale et orientale depuis 1989, on se reportera à l'ouvrage de Dominique Vidal (2002) et à l'article de Christian Ingrao (2003).

25. La célèbre formule du psychanalyste lacanien Octave Mannoni a récemment trouvé un prolongement politique dans l'ouvrage du sociologue Stanley Cohen (2001).

Agamben, Giorgio

1997 *Homo Sacer. Le Pouvoir souverain et la vie nue*. Paris, Éd. du Seuil (1<sup>re</sup> éd. ital. 1995).

Allen, William S.

1967 *Une petite ville nazie*. Paris, Robert Laffont (1<sup>re</sup> éd. angl. 1965).

Arendt, Hannah

1977 *Eichmann à Jérusalem. Essai sur la banalité du mal*. Paris, Gallimard (« Folio ») (1<sup>re</sup> éd. angl. 1977).

1982 *Les Origines du totalitarisme : l'impérialisme*. Paris, Éd. du Seuil (« Point ») (1<sup>re</sup> éd. angl. 1951).

Assayag, Jackie

1998 « Traditions, colonialisme et violence en Asie du Sud », *L'Homme* 146 : 269-318.

2001 *L'Inde. Désir de nation*. Paris, Odile Jacob.

2002 « Ethnie, nation, État, empire. À propos des *râlebân* et de l'Afghanistan », *L'Homme* 162 : 293-310.

2003 « Visions fragmentées. Géopolitique des études régionales et mondialisation », *Critique* 679 : 946-956.

2004a « Can Hindus and Muslims Coexist? », in Imtiaz Ahmad & Helmut Reifeld, eds, *Lived Islam in South Asia. Adaptation, Accommodation and Conflict*. Delhi, Social Science Press : 40-58.

2004b *At the Confluence of Two Rivers. Muslims and Hindus in South India*. Delhi, Manohar.

Bancel, Nicholas et al.

2002 *Zoos humains : XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*. Paris, La Découverte (« Textes à l'appui »).

Bartov, Omer

2002 « Les violences extrêmes et le monde universitaire », *Revue internationale des Sciences sociales* 174 : 561-570.

Bauman, Zygmunt

2002 *Modernité et holocauste*. Paris, La Fabrique Édition (1<sup>re</sup> éd. angl. 1989).

Bowen, John R.

2002 « Culture, Genocide, and a Public Anthropology », in Alexander Laban Hinton, ed., *Annihilating Difference. The Anthropology of Genocide*. Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press : 382-395.

Brass, Paul

2003 *The Production of Hindu-Muslim Violence in Contemporary India*. Seattle, University of Washington Press.

Browning, Christopher

1994 *Des hommes ordinaires. Le 101<sup>e</sup> bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne*. Paris, Les Belles Lettres (« Histoire ») (1<sup>re</sup> éd angl. 1992).

2002 *Politique nazie, travailleurs juifs, bourreaux allemands*. Paris, Les Belles Lettres (1<sup>re</sup> éd. angl. 2000).

Charny, Israël W., ed.

1988 *Genocide : A Critical Bibliographic Review*. London, Mansell Publishing Limited/New York, Facts on Files.

1991 *Genocide : A Critical Bibliographic Review*. Vol. 2. London, Mansell Publishing Limited/New York, Facts on Files.

1999 *Encyclopedia of Genocide*. Santa Barbara, CA, ABC Clío, 2 vol.

Cohen, Stanley

2001 *States of Denial : Knowing about Atrocities and Suffering*. Cambridge, Polity Press.

Conte, Édouard & Cornelia Essner

1995 *La Quête de la race. Une anthropologie du nazisme*. Paris, Hachette.

D'Andrade, Roy G.

1995 « Moral Models in Anthropology », *Current Anthropology* 36 (3) : 399-408.

Davis, Mike

2001 *Late Victorian Holocausts : El Nino Famines and the Making of the Third World*. Londres, Verso.

Drechsler, Horst

1980 *Let Us Die Fighting : The Struggle of the Herero and the Nama against German Imperialism (1884-1915)*. London, Zed Press.

Eckardt, Roy A.

1974 « Is the Holocaust Unique ? », *World View* 17 (9) : 31-36.

Fein, Helen

1990 *Genocide : A Sociological Perspective*. Londres-Newbury Park, CA, Sage Publications.

Ferro, Marc

2003 *Le Livre noir du colonialisme, XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle : de l'extermination à la repentance*. Paris, Robert Laffont.

Gupta, Akhil & James Ferguson, eds

1997 *Anthropological Locations. Boundaries and Grounds of a Field Science*. Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press.

Hacking, Ian

2001 *La Construction sociale de quoi ?* Paris, La Découverte (1<sup>re</sup> éd. angl. 1999).

Hassner, Pierre

1995 *La Violence et la Paix. De la bombe atomique au nettoyage ethnique*. Paris, Éd. du Seuil (« Point »).

Héritier, Françoise

1996 *De la violence, 1*. Paris, Odile Jacob.  
2000 *De la violence, 2*. Paris Odile Jacob.

Horowitz, Irving Louis

1997 *Taking Lives. Genocide and State Power*. New Brunswick-London, Transaction Publisher (1<sup>re</sup> éd. 1976).

Ingrao, Christian

2003 « Conquérir, aménager, exterminer : recherches récentes sur la Shoah », *Annales HSS* 58 (2) : 417-438.

Katz, Steven T.

1994 *The Holocaust in Historical Context*. Vol. I. New York-Oxford, Oxford University Press.

Kleinman, Arthur, Veena Das & Margaret Lock, eds

1997 *Social Suffering*. Berkeley-Los Angeles, University of California Press.

Klemperer, Victor

2000a *Mes Soldats de papier. Journal 1933-1941*. Paris, Éd. du Seuil (1<sup>re</sup> éd. all. 1995).

2000b *Je veux témoigner jusqu'au bout. Journal 1942-1945*. Paris, Éd. du Seuil (1<sup>re</sup> éd. all. 1995).

Kroeber, Theodora

1968 *Ishi. Testament du dernier Indien sauvage de l'Amérique du Nord*. Paris, Plon (« Terre humaine ») (1<sup>re</sup> éd. angl. 1961).

Kuper, Leo

1981 *Genocide : Its Political Use in the Twentieth Century*. New Haven, CT, Yale University Press.

Laban Hinton, Alexander, ed.

2002a *Genocide. An Anthropological Reader*. Malden, MA-Oxford, Blackwell Publisher.

2002b *Annihilating Difference. The Anthropology of Genocide*. Berkeley-Los Angeles, University of California Press.

Lewin, Carroll McC.

1992 « The Holocaust : Anthropological Possibilities and the Dilemma of Representation », *American Anthropologist* 94 (1) : 161-166.

Lindqvist, Sven

1999 *Exterminez toutes ces brutes*. Paris, Le Serpent à plumes (1<sup>re</sup> éd. suéd. 1997).

- Noorani, A. G.  
2000 *The RSS and the BJP: A Division of Labour*. New Delhi, Leftword.
- Panikkar, K. N. & Sukumar Muralidharan, eds  
s.d. *Communalism, Civil Society and the State. Reflections on a Decade of Turbulence (1992 Ayodhya-2002 Gujarat)*. New Delhi, Sahmat.
- Prunier, Gérard  
1995 *The Rwanda Crisis*. New York, Columbia University Press.
- Revault d'Allones, Myriam  
1995 *Ce que l'homme fait à l'homme. Essai sur le mal politique*. Paris, Éd. du Seuil (« La couleur des idées »).
- Rummel, R. J.  
1994 *Death by Government*. New Brunswick-London, Transaction Publishers.
- Sala-Molins, Louis  
1987 *Le Code noir, ou le calvaire de Canaan*. Paris, PUF.
- Scheper-Hughes, Nancy  
1995 « The Primacy of the Ethical. Propositions for a Militant Anthropology », *Current Anthropology* 36 (3) : 409-420.  
2002 « Coming to Our Senses : Anthropology and Genocide », in Alexander Laban Hinton, ed., *Annihilating Difference... :* 348-381.
- Sémelin, Jacques, ed.  
2002 *Revue internationale des Sciences sociales* 174 : *Violences extrêmes*.
- Shiloh, Ailon  
1975 « Psychological Anthropology : A Case Study in Culture Blindness », *Current Anthropology* 29 : 618-620.
- Sofsky, Wolfgang  
2002 *L'Ère de l'épouvante. Folie meurtrière, terreur, guerre*. Paris, Gallimard (1<sup>re</sup> éd. all. 2002).
- Strauss, Leo  
1997 *De la tyrannie, suivi de Correspondance avec Alexandre Kojève (1932-1956)*. Paris, Gallimard (« Bibliothèque de philosophie »).
- Taussig, Michael  
1984 « Culture of Terror – Space of Death : Roger Casement's Putumayo Report and the Explanation of Torture », *Comparative Studies in Society and History* 26 (3) : 467-497.  
1992 « Terror As Usual : Walter Benjamin's Theory of History As State of Siege », in Michael Taussig, *The Nervous System*. New York, Routledge : 11-34.
- Traverso, Enzo  
2002 *La Violence nazie. Une généalogie européenne*. Paris, La Fabrique Éditions.
- Varadarajan, Siddharth, ed.  
2002 *Gujarat. The Making of a Tragedy*. New Delhi-London, Penguin Books.
- Varshney, Ashutosh  
2002 *Ethnic Conflict and Civil Life : Hindus and Muslims in India*. New Haven, CT, Yale University Press.
- Vidal, Dominique  
2002 *Les Historiens allemands relisent la Shoah*. Bruxelles, Éditions Complexe.